

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Bicayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4100.
Bureaux à la Porte de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de poste, sous le nom de "The Times-Picayune", conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

Desarmement, Dettes et Reparations

UNE PROPOSITION DE LORD ROBERT CECIL

Genève.—Le problème des réparations a été abordé à la troisième commission, après une longue séance sans grand intérêt. C'est lord Robert Cecil qui l'a posé dans une proposition dont voici le texte en extenso:

La commission temporaire mixte a, dans son rapport, exposé en détail les difficultés auxquelles elle s'est heurtée dans l'établissement d'un projet pratique de réduction des armements, et elle a indiqué de quelle façon à son avis, il y aurait lieu de procéder pour arriver à les résoudre. Mais la troisième commission estime qu'en dépit de la crise économique sérieuse dont souffrent tous les pays qui travaillent en faveur de la réduction des armements, la situation politique et économique de l'Europe est si précaire, qu'aucun plan général de réduction des moyens de défense ne serait actuellement accepté. Sans doute, les gouvernements des nombreux pays sont préoccupés par l'imminence de grandes catastrophes, dont les conséquences peuvent être incalculables. Tel est aujourd'hui le cas de l'Autriche, comme chacun le sait. Tel sera peut-être dans quelques mois le cas de l'Allemagne. Et si l'Autriche et l'Allemagne s'effondrent, au point de vue économique, les résultats pour leurs voisins, pour l'Europe, même pour le monde entier, en seront très graves, peut-être fatals.

Les dettes, cause du malaise. Mais, outre ces symptômes évidents, la situation économique générale est telle que l'univers reste dans un état d'inquiétude incompatible avec une paix réelle. Sans la paix et le désarmement moral, tout plan de réduction matérielle des armements est vain. Avant toute espèce de réduction des armements, il faut donc se poser la question suivante: Quelles sont les causes qui paralysent le mécanisme du commerce et des échanges internationaux et produisent le malaise économique et politique? Il est facile de trouver la réponse. Il est hors de doute qu'il faut chercher la cause prépondérante de cette situation dans les dettes intergouvernementales qui pèsent sur tous les grands Etats d'Europe. Ces dettes intergouvernementales, qu'elles prennent la forme, soit d'obligations de réparations, soit de crédits de secours, soit de dettes contractées entre les alliés, durant la grande guerre, constituent, dans leur ensemble, un problème qu'il est essentiel de résoudre, afin que la vie économique de l'Europe puisse être rétablie. Tant que des mesures n'auront pas été prises à cet effet, il ne saurait être question d'arrêter la chute des changes et de rétablir le commerce international. On pourrait citer à cet égard l'opinion du comité financier de la Société des Nations:

Le fardeau des budgets. Nous avons la ferme conviction qu'il est vain d'espérer rétablir la situation économique du monde, tant que le problème des dettes intergouvernementales n'aura pas été résolu d'une façon raisonnable et pratique. A cet effet, nous attirons l'attention sur le rapport du comité d'experts financiers international, désigné par la Conférence de Gènes. Ce comité signale qu'on ne peut espérer un rétablissement de la prospérité de l'industrie européenne aussi longtemps que cette industrie aura à supporter, soit directement, sous la forme d'impôts, soit indirectement, par suite de l'inflation fiduciaire, (laquelle constitue la forme d'imposition la plus insidieuse et la plus contestable), un fardeau de dépenses budgétaires dépassant ses ressources. Un Etat ne peut s'acquitter de ses dettes étrangères si les Etats créanciers sont en mesure de le contrebalancer en absorbant le surplus de sa production. Si le fardeau des obligations extérieures d'un pays dépasse sa capacité de paiement et si ce pays ne peut obtenir l'aide d'emprunts étrangers, ses efforts en vue de faire face à ses obligations ont nécessairement pour effet, d'une part, de désorganiser les marchés des autres pays et, d'autre part, de déprimer continuellement le change du pays débiteur, ce qui empêchera absolument ce dernier de tenter aucun effort dans la voie de la stabilisation.

Tous les Etats sont atteints. Nous adoptons entièrement ces conclusions. On peut par conséquent considérer comme généralement admis que le mécanisme des échanges des produits, qui a permis de tout temps, aux nations européennes de vivre, ne peut être rétabli avant que la question des dettes intergouvernementales n'ait reçu une solution satisfaisante.

On peut ajouter que, bien que la question affecte en premier lieu les Etats débiteurs et les Etats créanciers, elle affecte également, à un degré moindre, les autres Etats de l'Europe, les pays qui n'ont pas participé à la guerre, et ceux qui ne sont pas intéressés au problème des dettes intergouvernementales, ni comme débiteurs, ni comme créanciers. souffrent cependant d'une crise économique sérieuse, leurs industries n'existent plus, leurs industries sont arrêtées, leurs ouvriers chôment. Ils ont donc un intérêt vital à ce que le problème soit rapidement résolu.

Il importe essentiellement, dans la question du désarmement, que l'on trouve, sans retard, une solution à toutes les questions soulevées par les dettes intergouvernementales.

Qui règlera le problème des réparations?

Il n'appartient pas à la troisième commission de proposer les mesures précises qu'il y aurait lieu d'adopter pour résoudre le problème. Certains déclarent que cela est une initiative qui doit appartenir au conseil des principales puissances alliées. D'autres mettent toute leur confiance dans la commission des réparations. D'autres encore voudraient demander à un comité d'experts spécialement institué à cet effet, ou bien au comité financier de la société, d'élaborer un projet de règlement. Une autre école estime que seule une conférence internationale des premiers ministres aurait assez d'autorité pour résoudre une question aussi grave. En tous cas, quel que soit l'organisme auquel sera renvoyé le problème, il semble impossible d'arriver à une solution satisfaisante si certaines conditions préliminaires ne sont pas remplies. En premier lieu, il faut que l'on puisse discuter l'ensemble de la question, y compris les dettes interalliées des réparations. Ensuite, étant donné qu'il s'agit d'un problème qui intéresse le monde entier, il importe que d'autres nations, outre celles directement intéressées, acceptent leur part de responsabilité dans la décision finale; puis, si l'on veut que soient effectués des versements en espèces pour les réparations, les fonds ne pourront, pour le moment, provenir d'un emprunt international. Enfin, il est essentiel que la solution ne tarde pas, car tous les observateurs compétents s'accordent à déclarer que les minutes sont maintenant comptées, si l'on veut sauver l'Europe du désastre financier.

La troisième commission se permet de rappeler à l'assemblée la nécessité d'une action immédiate. Il est certain, en effet, que tant que les difficultés de l'Europe ne seront pas réglées, on ne saurait espérer pouvoir retrouver la stabilité et la confiance politique, éléments sans lesquels il est impossible de réaliser le désarmement moral dont dépend le succès de tout projet de réduction des armements.

M. Henry de Jouvenel, parlant ensuite, au nom de la délégation française, appuya le projet de lord Robert Cecil "car, dit-il, moins que dans toute autre question, nous ne voulons pas avoir une attitude négative. Pour installer la paix économique, il faut avant tout limiter les conséquences de la guerre de 1914. Il convient de fixer les méthodes. Notre délégation est prête à indiquer les méthodes auxquelles je fais allusion, mais je ne le ferai que lors de la prochaine réunion de la commission, lorsque toutes les délégations seront en possession de notre texte."

M. Fisher, délégué de la Grande-Bretagne, a remercié M. de Jouvenel de vouloir apporter des méthodes nouvelles.

M. Poulet, délégué belge, approuva l'attitude du délégué français et, au nom de la Belgique, déclara-t-il, la question des réparations doit être étudiée à fond. Mon gouvernement donnera tout son appui.

Le problème des réparations et des dettes intergouvernementales est maintenant nettement posé à Genève. Ces deux questions forment un tout qu'il sera désormais difficile de disjoindre.

Quelle peut être, sur le problème des réparations, la décision de l'Assemblée de Genève? Cette dernière ne peut émettre que des vœux, tendant à ce que les gouvernements se pressent, car, suivant l'expression de M. de Jouvenel, il faut arriver le plus vite possible à la paix intellectuelle et à la paix économique. Il n'est certes pas dans les intentions de l'Assemblée de Genève de chercher à se substituer aux gouvernements, mais elle peut, par des suggestions morales, voire même pratiques, créer l'atmosphère d'une future conférence internationale.

Quelles sont maintenant les méthodes dont a parlé M. de Jouvenel? Elles sont encore tenues secrètes, mais il est fort probable qu'elles doivent se rapprocher très sensiblement des directives suggérées par M. Poincaré dans sa dernière note au gouvernement britannique, sur le problème du règlement des dettes interalliées.

Ce qui est frappant à Genève, c'est l'excellente harmonie qui règne entre toutes les délégations, y compris la délégation française et la délégation anglaise. On veut chercher, en toute bonne foi et en confiance ré-

ciproque, une voie pour sortir de l'impasse dans laquelle se trouve actuellement l'Europe démoralisée. Souvent, vouloir, c'est pouvoir.— E. T.

Le Regne des Goujats

LA VIE EN RUSSIE

Stockholm.—Il existe à Berlin un groupe d'"intellectuels" russes, aux gages de la délégation des soviets, que la Pravda elle-même, en un moment d'humeur, a surnommés les "pique-assiette de la révolution." Ces messieurs, grassement subventionnés, éditent un journal, Nakounou, sous la haute direction du professeur Klioutchnikof et de M. Kirdetof, ex-chef de la propagande antibolchevique du feu gouvernement Lianosof-Youdenitch. Bien entendu, d'après cet organe où tout, depuis l'encre jusqu'aux idées, est fourni par le commissariat des affaires étrangères, la "nouvelle politique économique"—soit le Nepo en jargon soviétique—a transformé la Russie en une véritable Arcadie de commerce intense et de vie truculente. A l'oreille des émigrés en déconfiture et des industriels étrangers en quête de bénéfices rapides, les plumes salariées entonnent des cantiques à la gloire du Nepo et modulent des incantations de sirènes rouges. La Russie renaît, la Russie ressuscite. N'a-t-elle pas des clubs, des cafés, des restaurants, des lieux de plaisir, tout l'attrait nécessaire pour donner des illusions bourgeoises aux touristes superficiels?

Ecoutez les Izvestia numéro 1504: "La manifestation extérieure essentielle du Nepo à Tambof, ce sont les cafés. Des cafés à chaque pas... Ces amères constatations du journal officiel pourraient, d'ailleurs, s'étendre à la plupart des villes russes. A Pétrograd, à Moscou, les établissements de nuit foisonnent: le droit d'entrée est fixé généralement à 3 millions de roubles; pour rester une table, il faut déboursier de 15 à 20 millions, et les déboursier de 15 à l'avant: 200, 300 millions.

Cabarets, tripots et beuglants...

La Gazette rouge annonce, non sans ironie, le pullulement à Pavlovsk, la coquette station estivale, de toute une série de cabarets où la journée de travail n'est pas réduite à huit heures; du soir au matin, on y débouche du champagne en applaudissant des spectacles obscènes. Avec le Nepo, voici revenus les chœurs des tziganes, leurs déhanchements et leurs oïllades, les comptoirs de caviar, tout un paradis que l'on croyait irrémédiablement perdu.

A côté des beuglants, aussi prolifiques, les tripots se développent comme des champignons vénéneux. Le terrain est assez moisi pour tous les vichais, et l'atmosphère méphitique au souait. Le 27 juillet encore, la Gazette Rouge reprochait à la "milice paysanne et ouvrière" de fermer les yeux sur les pires excès en échange de pots de vin versés par les tenanciers des maisons de jeu. Mais il n'y a pas que la milice. Les soviets n'ont eux-mêmes que des sourires pour les cercles, à la condition de prélever 60% sur la cagnotte. Des centaines de millions sont jetés sur des cartes poisseuses. La presse bolchevique a signalé le cas d'un camelot qui a gagné en une seule soirée la somme de 48 milliards. Des fortunes s'échafaudent; des fortunes s'effondrent. En comparaison des "cercles" moscovites, les gargotes des chercheurs d'or, portant revolver au poing, s'affirmeraient autant de réunions aristocratiques. Sur les tables vertes des bolchevics, l'abondance des banknotes falsifiés n'égale que celle des cartes biseautées. Le tout baigne dans du sang: épidémie de suicides dans les salles de jeu; épidémie de meurtres à la sortie des clubs. Une occupation productive, à l'usage des agents de l'administration politique — l'ex-Tchéka — consiste à guetter les gagnants pour en "faire des cadavres," suivant la savoureuse expression courante au pays des soviets.

Est-ce là l'"évolution" si souvent pronostiquée? Est-ce là le retour à la civilisation?

Les nouveaux riches du communisme

Sans doute, il est possible aujourd'hui, moyennant des kilogrammes de papier-monnaie, de se procurer à Moscou des parfums parisiens, de rouler en automobile et de suivre les derniers caprices de la mode. Il y a à quelque temps le Palais-Théâtre de Pétrograd a même fait salle comble en organisant une exhibition de toilettes et de chapeaux devant un auditoire de sadokoms—abréviation qui désigne les maîtresses de commissaires.—Que prouve cette saturnale en plein déchaînement de la peste, cette danse macabre sur l'ossuaire d'un pays affamé, sinon la création d'une minorité spéciale d'ayants-droit du bonheur, communistes engraisés, terroristes nantis? En cinq minutes, écrit la Pravda, on se convertit au marxisme, on se proclame prolétaire héréditaire, le sang pur de tout alliage bourgeois; rien n'est plus lucratif: entrez chez ces opportunistes révolutionnaires, vous y verrez

pianos, meubles, bibelots de prix consécutif; le tout sous la protection d'une véritable iconostase bolchevique, des portraits de Lenine et de Trotsky.

Le communisme a enrichi ces arrivistes; il a renfloué les bas-fonds pour en faire une aristocratie et un appui du régime: bon gré mal gré, et en dépit des crailleries de quelques "purs" scandalisés, il se voit donc obligé de tolérer, sous le nom de Nepo, les péchés milliardières. Car le Nepo, ou des ignorants saluent un réveil de prospérité, n'est qu'une grimace bourgeoise sur la face du communisme, ce n'est qu'un emprunt de vices "capitalistes" monstrueusement exagérés par une société qui a brisé tous les freins de la morale et de la légalité. Sait-on qu'en pleine république prolétarienne—d'après les vœux peu suspects de la Gazette Rouge—le Nepo, à la Bourse du travail bolchevique, se traduit par des prélèvements de pots-de-vin sur la main-d'œuvre, 25 millions en moyenne pour avoir une place.

Tandis que l'élite russe continue à être décimée, que des dizaines de prelates tombent sous les balles et que des centaines d'étudiants sont déportés dans les marécages sibériens, les bourgeois ont recours aux manœuvres qui n'ont jamais fait de meilleures affaires à Moscou. La révolution a ses petits maîtres frisés au petit fer, bichonnés, calamités... On dirait que le bolchevisme cherche à camoufler ses tares contre "titales sous des histres et des f..."

Toute l'essence du Nepo est là: un peu de poudre de riz sur la Tchéka. Mais les mains noupees, chargées de bagues volées, serotent-elles moins rouges du sang répandu pour avoir des ongles laborieusement polis? La Russie est-elle devenue moins soviétique et moins odieuse pour avoir emprunté au capitalisme toute une pompeuse phraséologie économique—syndicats, trusts, coopératives? Je me réserve de revenir sur ce dernier point: qu'il suffise aujourd'hui de dénoncer l'erreur de ceux qui saluent un symptôme de renouveau dans la danse des milliardaires mariés—les nouveaux riches de la République marxiste.—Serge de Chessin.

M. Leon Bonnat Est Mort

Au dernier Salon des Artistes Français, ce printemps, on pouvait voir, spacieusement exposées sur la cimaise, trois toiles qui attiraient presque fatalement l'œil du visiteur: c'étaient les trois derniers ouvrages de Léon Bonnat.

Ces trois portraits valaient par une intensité physiologique extraordinaire, presque hallucinante. Toute sa vie, Léon Bonnat a eu le don de saisir le caractère d'un visage. Mais longtemps ce don était resté assez extérieur et, en quelque sorte, photographique. Depuis quelques années, cet octogénaire voyait plus largement, peignait plus librement. Il avait abandonné un certain "Gérisme" à la Caravage, pour se rapprocher des Franz Hals de la dernière manière. Il ne fixait plus que l'essentiel et négligeait tout ce qui n'était pas structure, forme et accent.

Bayonnais d'origine, Bonnat, dans ses œuvres, trahissait une certaine influence espagnole. Jamais il n'a essayé de charmer les yeux, mais il savait imposer avec force sa manière de voir, et, lorsque le temps aura donné à ses toiles l'harmonie, l'enveloppe qui leur manquait, nul doute qu'elles ne prennent une place extrêmement honorable dans l'histoire de la peinture contemporaine.

Enfin, Léon Bonnat a eu le privilège de voir poser devant lui "les grands hommes" de son époque: Hugo, Pasteur, Renan, le cardinal Lavigerie, bien d'autres encore. Il ne fut pas seulement un peintre officiel, comme on l'a dit injustement. Ses portraits contribuèrent à fixer l'histoire contemporaine de notre temps.

Cet homme, dont la carrière rectiligne à quelque chose d'inflexible, était le collectionneur le plus souple, le plus électrique. Il fut l'ami de Degas, et admira l'un des premiers Puvis de Chavannes. Il avait rassemblé dans son hôtel de la rue Bassano des richesses incomparables. Par des peintures, des esquisses et des dessins, les plus grands maîtres figuraient sur ses murailles, ou dans ses cartons. Nous nous souvenons de merveilleuses petites ébauches de Rubens, d'une série de sépias de Rembrandt, de crayons d'Ingres de la plus rare beauté.

On sait que, de son vivant il se séparait d'une partie de ses collections au profit de sa ville natale; il y a à Bayonne un musée Bonnat, qui est l'un des plus riches et variés musées de France. Mais le Louvre reçut aussi fréquemment de lui des dons généreux.

Ajoutons que l'homme, très fin, très bon, était resté très modeste, et que sa vie lui fait autant d'honneur que son œuvre, laquelle est de celles qui survivront aux modes d'un jour et aux engagements passagers.

Léon Bonnat, qui vient de mourir au château de Mouchy-Saint-Eloi, près de Creil, chez M. et Mme Dailly, était né à Bayonne en 1833. Très

jeune, il manifesta un goût prononcé pour les beaux-arts. Il étudia d'abord en Espagne, sous la direction de Federico Madrazo, puis entra dans l'atelier de Léon Cogniet.

En 1857, il exposa pour la première fois au Salon. Cette même année, il obtint un deuxième prix au Concours de Rome pour une Resurrection de Lazare.

En 1870, Léon Bonnat partit pour l'Orient où il trouva de nouveaux thèmes. Il exposa une Femme Fellah et un Barbier Turc et pendant quelques années encore, cultiva l'orientalisme.

A partir de 1877 il s'adonna presque uniquement au portrait. Léon Bonnat entra en 1881 à l'Académie des Beaux-Arts, où il occupa le siège de son maître, Léon Cogniet. En 1888, il fut nommé professeur à l'école des Beaux-Arts, puis directeur de cette même école.

Léon Bonnat était grand-croix de la Légion d'honneur et membre du conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur.

LE FEMINISME AUX ETATS-UNIS

Pour donner une première idée de la question du féminisme aux Etats-Unis, le "Figaro" s'est adressé à un spécialiste américain de la question, M. Fernand J. Merckx, dont le livre "the Bolchevism of Sex," vient de faire une sensation profonde aux Etats-Unis.

Il y a quelques semaines, j'eus l'avantage de rencontrer un neurologue français des plus distingués appelé en consultation à New York par plusieurs de ses confrères américains. La conversation de plusieurs heures que nous eûmes ensemble, à l'Hôtel Savoy, fut pour moi un vrai régal, car le docteur L. G. est à la fois un charmant causeur et un homme bien informé. Nous passâmes en revue la situation politique et sociale de l'Europe et de l'Amérique, nous arrêtant particulièrement à une question dont l'étude offre pour moi un intérêt tout spécial: la question féministe. Comme je lui demandais de définir le féminisme tel qu'il est conçu et pratiqué en France, mon interlocuteur le qualifia "un effort de la femme tendant à élever au niveau intellectuel de l'homme tout en conservant les qualités et le charme de son propre sexe." Et il cita, à l'appui de cette définition, le fait que la directrice d'une école française, bien qu'elle-même fût mathématicienne de valeur et célibataire, disait à ses élèves que le rôle idéal de la femme était celui d'épouse et de mère.

Le féminisme ainsi défini est bien différent de celui qui fait rage aux Etats-Unis. Ici, le féminisme prend un caractère assez agressif. La femme, vous dirait-on, est l'égal de la supérieure de l'homme. La tyrannie masculine des siècles passés, ajoutée-t-on, avait réduit la femme à un état de semi-esclavage et s'était opposée à son développement intellectuel. Mais maintenant qu'elle est émancipée, la femme est appelée à prendre la direction des mouvements intellectuels et sociaux; son intervention politique est nécessaire pour réparer les erreurs de l'homme dans le gouvernement des peuples. Les féministes, déjà, prévoient l'époque où les fonctions administratives et gouvernementales seront presque exclusivement réservées aux femmes, où les entreprises commerciales et industrielles seront dirigées par elles, laissant aux hommes les travaux l'exigeant que de l'endurance et de la force physique.

Le caractère véritablement énorme du féminisme américain trouve son origine dans trois faits particuliers aux Etats-Unis et qui sont: la conception erronée de certains faits historiques, l'ignorance de l'Américain concernant la femme et la timidité intellectuelle de l'homme américain.

L'Américain conserve un souvenir très vivace du fanatisme religieux des Puritains d'Angleterre, dont un grand nombre immigrèrent aux Etats-Unis. Pour le Puritain, la femme était la grande cause de la damnation de l'homme, et il n'hésitait pas, d'après la tradition, à lui infliger en public des châtimets corporels assez sévères et humiliants. De là à étendre à toute l'Europe cette conception puritaine aujourd'hui démodée il n'y avait qu'un pas trop facile à franchir. Il eût cependant suffi de contempler les œuvres des anciens maîtres, des écoles françaises et flamandes pour se persuader que le puritanisme n'avait guère envahi l'Europe continentale: Bruegel, Rubens, Boucher, Greuze, Falonnet, Clodion et autres n'ont rien du puritain, mais l'Américain d'aujourd'hui n'ose pas encore lire les œuvres de Brantôme, Rabelais, la reine de Navarre et La Fontaine. Quelques histoires fantaisistes, telles que celle des parents forçant les jeunes filles à épouser des hommes qu'elles n'aiment pas, et celle des fermiers allant leur femme avec leur âne à leur charrette pour se faire conduire au marché ont donné aux Américains l'impression que l'Européen est un individu brutal et tyrannique, abusant de sa femme et des siens. Une conséquence naturelle de cette opi-

nion fut d'amener l'esprit américain à concevoir l'autorité maritale et paternelle comme des abus, comme l'héritage barbare d'un autre âge, qu'une démocratie ne pouvait tolérer. Dès lors on se mit à légiférer pour restreindre l'ascendant naturel de l'homme sur la femme et pour donner à celle-ci des droits factices.

De plus, l'Américain, en général, est fort peu informé de ce qui concerne la femme, non seulement au point de vue mental, mais aussi au point de vue physiologique. Aussi n'est-il pas rare d'entendre assurer qu'à part une légère conformation physique, il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme. De cette ignorance des conditions psychiques et physiologiques résulte un désordre méthodique dans les fonctions des sexes, et l'on voit chez nous la femme, être orgueilleusement passif, prendre l'initiative, tandis que l'homme, être agressif, devient passif. Par suite les fantasmes de la femme sont acceptés comme des droits, et les sentiments de l'homme à peine tolérés comme des restes ataviques d'un instinct abusif.

Cet état de choses est encouragé par une particularité psychologique de l'Américain. Celui-ci, qui est enthousiaste à l'extrême, et audacieux en action, est intellectuellement timide. Il n'aime pas voir discuter des idées, mais incline, au contraire, à présenter le pour et le contre et à s'en remettre à une autorité quelconque: presse, gouvernement ou sociétés, pour décider de la question. Il accepte de bonne grâce la solution des questions ainsi tranchées, et fait siennes les idées que l'on a soin de répéter assez souvent. Cette timidité mentale le livre impuissant aux femmes agressives dans leurs desseins féministes.

Il faut toutefois noter que cette agressivité n'est ni générale, ni permanente parmi les femmes américaines, ce qui est aisément compréhensible, puisque la femme est par nature un être passif. Et c'est ainsi que des millions d'Américaines se plaisent à s'entendre dire qu'elles peuvent agir en hommes, sans jamais songer à mettre ce sophisme en pratique. Et même, nombreuses sont les femmes qui s'étant mêlées au mouvement féministe, se retirent en déclarant, comme l'a fait récemment Mrs George H. Childs, ancienne présidente du Club Démocratique Féminin: "La femme ne deviendra jamais un vrai politicien comme un homme; elle ne pourra jamais consacrer à la politique sept ou huit heures de son temps par jour, et rester femme d'intérieur, créatrice du home, femme intégralement, comme c'est son destin de l'être."

L'Européen, en général, ne connaît pas les Américaines que la suffragette et la femme aux nombreux maris; l'Américain, lui, ne connaît pas les Françaises que les étoiles de music-halls et les péripatéticiennes nocturnes des boulevards parisiens; mais il existe, ici comme là-bas, d'innombrables femmes, fondamentalement féminines, qui, consciemment ou non, pratiquent le vrai féminisme universel et progressif, qui est de se perfectionner elles-mêmes en tant que femmes, et ce sont celles-ci, dont on ne parle pas, qui constituent les assises sociales des deux républiques.—Fernand J. J. Merckx.

LE "JOURNAL" DU TSAR

ALEXANDRE II

Une étude des papiers ayant appartenu à la princesse Yourievsky a révélé un certain nombre de notes journalières écrites par le tsar Alexandre II, à qui cette princesse avait été mariéemorganatiquement en 1880. Ces notes couvrent les deux dernières années du règne du tsar. Dans ce journal, il n'a pas insisté sur ses relations politiques avec un intérêt réel des portraits de certains de ces contemporains. Parmi les figures qu'il a fixées, citons la reine Victoria, l'empereur François-Joseph, et surtout l'empereur Guillaume Ier, qu'il respectait profondément.

Ce journal est très intéressant par la lumière qu'il jette sur le caractère d'Alexandre II lui-même. Il révèle une rectitude de jugement et une clarté de vues que ses historiens n'ont pas toujours accordées à ce souverain. Les critiques des grands-ducs russes et de la cour de Russie sont acerbes. Le meilleur de sa pensée s'attache à son fils, plus tard tsar Alexandre III.

A partir de 1878, l'empereur est de plus en plus absorbé par l'esprit de révolution qui monte en Russie. Il décrit de nombreux attentats dont il fut l'objet; plusieurs d'entre eux avaient été, d'ailleurs, passés sous silence. Il juge les mesures prises par la police pour le protéger inopportunes et inefficaces.

Les dernières pages de son journal sont consacrées à la constitution qu'il rêvait de donner à son pays. Il exprime sa certitude qu'elle sauverait la Russie d'une révolution sanglante. Son journal finit quelques jours avant son assassinat (13 mars 1881).

Le journal, édité par l'ancien secrétaire de la princesse Yourievsky, sera publiée en décembre en langue russe, avec traductions française, anglaise et allemande.

LE SENS DE L'HUMOUR CHEZ LES ENFANTS

Le docteur anglais C.W. Kimmins, nous dit le Times, a lu dans un congrès de psychologie de très intéressantes observations faites par lui sur le sens de l'humour chez les enfants. Il a remarqué que chez les très jeunes enfants, le rire était le plus souvent provoqué par la vision comique d'animaux, surtout le chat, le chien et le perroquet.

A ce propos, citons uniquement, parce qu'elles sont amusantes, deux petites histoires d'animaux contées par une fille:

"Tandis que mon père lisait son journal, le chat avait sauté sur le buffet et, avec sa patte, avait arrêté le mouvement de la pendule. Mon père dit alors: "La pendule est arrêtée. "Le chat parut alors gêné, puis sauta de nouveau sur le buffet et, en poussant la pendule, il la remit en mouvement."

"Un autre jour, nous entendîmes du bruit au salon, nous y allâmes doucement et vîmes le chat assis sur le tabouret du piano. Les pattes de devant étaient posées sur les touches et il miaulait aussi fort qu'il le pouvait. Il essayait, conclut l'enfant, de chanter."

MORT D'UN INDIEN CENTENAIRE

Antoine Oulette, un Indien qui servit sous les ordres de Sitting Bull au moment du massacre de Custer, il y a un demi-siècle, vient de mourir à Weylurh, dans le Saskatchewan, à l'âge de plus de cent ans.

On ne nous dit pas s'il a publié ses mémoires, mais on voulait l'engager pour filmer un roman d'aventures.

face de deux résultats bien différents!

Et l'histoire légendaire n'a-t-elle pas donné de Louis XIV, du cardinal de Richelieu, de Henri IV, de Louis XI qui, en dépit de tout, fut peut-être le plus grand de nos rois, une phylonomie éminemment simpliste, à la portée de toutes les intelligences et qui est en opposition flagrante avec la vérité documentée?

Ce qui est exact pour les personnalités ne l'est pas moins pour les faits eux-mêmes, les faits qui parlent brutalement, pourtant, mais auxquels, selon telles ou telles tendances ou telles interprétations, et dont les réelles causes profondes n'ont rien à voir souvent avec les motifs apparents—et variés—qu'on a pu leur attribuer. Et la Révolution française! Carlyle, Thiers, Louis Blanc, Taine, d'autres encore, l'ont-ils "vue" de la même façon?

C'est pourquoi, en admettant, ce qui, en tout état de cause est souhaitable, que soient réalisés les films officiels de l'histoire de France, il est important, afin que ne se propagent pas dans les masses de fausses idées sur des choses vraies, qu'un contrôle rigoureux, impartial et sagace soit exercé par la commission de réelles compétences qui aura charge d'étudier les projets soumis à son jugement.

Les erreurs, ne l'oublions pas, ne répandent, hélas! pas aisément que les vérités.

Il ne faudrait pas que le cinéma, qui doit être un incomparable véhicule de vérités, fut un vulgarisateur d'erreurs!—Charles Vogel.

L'HISTOIRE FILMEE

On nous annonce un film extraordinairement développé (il y a, en effet, des éléments de développements assez importants) sur la Vie de Napoléon.

Et un confrère, à ce propos, demande: "A quand le film officiel de l'histoire de France?"

Le confrère a raison et, dans le Journal, nous avons, il y a longtemps déjà, signalé le cinéma comme pouvant et devant être le meilleur de tous les professeurs d'histoire!

Les leçons de ce professeur-là seraient suivies par une énorme quantité, non pas d'auditeurs, mais de spectateurs, qui acquerraient bien vite, sans peine, avec grand plaisir même, une foule de notions précieuses relatives à la vie de notre pays à travers les âges.

Et ce n'est pas seulement pour la connaissance de l'histoire que l'application cinématographique serait d'une énorme utilité, mais aussi, nous l'avons déjà dit, également pour la géographie, l'astronomie, la géologie, la physique, la chimie, la chirurgie, etc., etc. Toutefois, c'est (quo qu'on nous occupe pour le moment; revenons à Clio.

Le "cinéma" enseignerait donc merveilleusement l'histoire à ceux qui l'ignorent, mais quelle histoire leur enseignerait-il?

La vraie ou la légendaire? Car il y a deux sortes d'histoire.

Et c'est là qu'un choix sérieux s'impose, parmi les scénarii, si l'on peut ainsi parler.

Pour ne citer tout d'abord que Napoléon, par exemple, il y a évidemment plusieurs façons de "présenter" la vie de celui que Mme de Staël appelait "un Robespierre à cheval"... en quoi Mme de Staël avait bien tort, car... à cheval, Robespierre n'eût jamais été Napoléon et... à pied, Napoléon n'eût jamais été Robespierre. Supposons le film: la Vie de Napoléon conçu par M. Frédéric Masion, supposons-le même dû à M. Ferdinand Buisson... il est de toute évidence que vous vous trouverez en-